

Destins croisés

Il était dix-sept heures quand Mélanie sortit du bureau.

Son travail administratif ne la passionnait pas vraiment, mais à bientôt trente ans, il lui garantissait une rentrée d'argent régulière pour assurer les dépenses du quotidien.

Un quotidien qui restait somme toute, assez ordinaire : le travail, Netflix, Instagram avec quelques copines et une visite à ses parents de temps en temps.

Ce soir-là, en ce début de février 2020, la météo clémente alimentait le désir de flâner un peu sur le trajet du retour. Le soleil semblait ralentir sa course descendante afin d'accorder quelques secondes supplémentaires de chaleur. Mélanie arriva enfin dans la cité-dortoir d'un village de la banlieue parisienne.

Elle y habitait depuis peu de temps et ne connaissait personne. Son caractère introverti l'empêchait de nouer des contacts facilement. En longeant la barre en 'T', communément appelée *la barre des Tuche* dans le quartier, elle baissait le regard pour ne pas croiser celui des jeunes bavardant au seuil de chaque hall d'entrée. Elle savait qu'elle était arrivée devant le hall huit, quand elle apercevait du coin de l'œil les bennes pour le tri du verre et du papier.

Elle poussait délicatement la porte, s'arrêtait systématiquement à sa boîte aux lettres, puis gravissait les deux étages à pied, avant d'entrer dans son appartement de vingt mètres carrés. Son premier réflexe en pénétrant chez elle, c'était d'allumer la télévision. Le flot continu de paroles des chaînes d'information envahissait alors l'espace de son logement. Ce soir-là, elle mit son potage à réchauffer sur feu doux, puis ouvrit la baie vitrée de son petit balcon. Elle avait accepté ce logement social pour son panorama : des champs et un bosquet de forêt lui donnaient une impression de dépaysement. L'air doux contrastait réellement avec la fraîcheur du matin. Elle capta quelques bribes de paroles provenant du petit écran.

— ... En Chine, l'infection au coronavirus, appelée depuis peu Covid-19, continue sa dangereuse propagation...

Elle pensa que le printemps n'était pas si loin, contrairement à la Chine.

Le timing était serré, mais Thomas y croyait.

Il sortait tout juste de son entraînement de handball et avait rendez-vous pour une partie endiablée de Fortnite. Mais avant, il devait s'arrêter au McDonald's pour satisfaire son estomac, prendre une douche et caler les rendez-vous du prochain match.

La stratégie consistait à opter entre le 'drive' et l'intérieur du restaurant, afin de réduire le nombre de minutes à patienter sur place.

Il n'y avait qu'une seule voiture dans la file du 'drive'. Thomas prit cette option.

Évidemment, il avait tout faux.

Il le sut dès les premiers crachotements de la borne vocale. Quand il se présenta à la réception de son repas, la commande ne correspondait en rien à ce qu'il avait réclamé. Il jeta un œil à l'horloge de sa voiture.

— Le temps déroule à une vitesse ! se disait-il. Tant pis pour la douche ! Ça sera après la partie en ligne.

Thomas ne tergiversait pas avec ses priorités. Les copains avant tout !

Le serveur substitua le contenu du sac en papier et Thomas démarra. Son butin à peine posé sur le siège passager, il le délesta d'un cheeseburger, englouti bien avant d'arriver sur le parking en bas de son immeuble.

Il avait roulé à une vitesse excessive pour tenter de compenser le temps perdu à récupérer sa commande. Et heureusement, la nuit était tombée depuis deux heures déjà. En cette période de l'année, il n'y avait personne dehors et donc, il ne risquait pas de s'arrêter tous les deux mètres pour saluer ceux qui paressaient.

Il s'engouffra dans son immeuble, monta les marches quatre à quatre, fit irruption dans son appartement comme s'il était poursuivi par un zombie. Il sauta sur le siège devant son ordinateur, agita frénétiquement la souris pour déverrouiller la mise en veille. Thomas fixait son écran, en attente de son image représentant une énorme vague bleue turquoise. Son impatience dilatait les secondes.

— Cinq secondes pour apparaître ! pesta-t-il.

Juste le temps d'engloutir ses frites et son soda.

Sans prendre le temps de s'essuyer les mains, il mit son casque-micro et cliqua sur l'icône du jeu.

— Et c'est parti ! hurla-t-il.

— Eh ! Te voilà enfin ! dit une voix dans les haut-parleurs.

— Ouais... La borne du 'Mc Do' qui crachait encore ! Ils m'avaient filé un Happy Meal !

— LOL ! Si la borne a été fabriquée en Chine, j'espère qu'elle avait un masque !

— Ah ! Trop marrant ! brailla Thomas dans son micro. Bon, tu lances la partie ?

Mélanie n'en revenait toujours pas.

— « Nous sommes en guerre... »

Le mantra récité par le président de la République résonnait encore dans sa tête, comme le refrain récalcitrant d'une chanson.

Pourtant, cela faisait déjà plusieurs jours que le confinement était proclamé. Son employeur l'avait invitée à rester chez elle, sans même lui demander de télétravailler. Ses journées s'organisaient donc entre la télévision, la lecture et la cuisine. Une fois tous les deux jours, elle s'autorisait une sortie pour aller chercher du pain.

Mais alors, une sensation étrange l'accablait.

L'atmosphère, d'un calme apparent, semblait être chargée électriquement. Les rares badauds qui déambulaient se toisaient d'un regard pour apprécier la distance au moment de se croiser. Mélanie n'appréhendait pas vraiment la contamination. Après tout, ça ne serait pas la première fois qu'elle contracterait une grippe. Elle avait juste la sensation d'être une criminelle. Elle plongeait sa main régulièrement dans la poche de son manteau pour vérifier que son autorisation de déplacement s'y trouvait bien. Parfois, elle sortait le papier et le déplaçait entièrement pour vérifier qu'elle avait coché la bonne case : courses de première nécessité.

— Mais est-ce que le pain entre bien dans cette catégorie ? se demanda-t-elle.

Elle n'avait jamais eu le syndrome de la crainte du gendarme. Et pourquoi l'aurait-elle eu ? Elle avait toujours ses papiers d'identité, ne fraudait jamais dans les transports, respectait le Code de la route. Elle traversait même toujours sur les passages piétons.

Mais depuis quelques jours, cette crainte existait, l'envahissait même parfois. Un sentiment de culpabilité la tenaillait pendant les quinze minutes qu'il lui fallait pour s'aventurer de chez elle à la boulangerie.

Le printemps avait officiellement posé ses bases depuis deux jours, mais l'anticyclone polaire amenait un courant d'air froid, qui faisait baisser drastiquement les températures.

Enfin, Thomas n'y connaissait absolument rien. C'est ce que les présentateurs météo affirmaient à la télévision. De plus, il pouvait même pleuvoir, cela n'entamerait pas son bonheur.

Depuis l'obligation de confinement, Thomas menait la belle vie : lever vers dix heures (ce matin, il était onze heures), petit-déjeuner (il avait fait un stock de brioche juste avant le confinement), petites parties en ligne (jusqu'à quinze heures), un goûter (des chips), sa sortie

du jour (jogging), une douche, des pâtes en guise de dîner (là aussi, il avait trois mois de stock), et de nouveau des petites parties en ligne (jusqu'à trois heures du matin).

Thomas rayonnait. Il était payé pour vivre comme un chat : dormir, manger, jouer. Le rêve. Il regrettait la fermeture du Mc Donald's. Mais bon, c'était une concession qu'il acceptait volontiers.

Comme chaque soir, Thomas transpirait à grosses gouttes. Il rentrait tout juste de sa course à pied. Il avait entrevu les gendarmes. Sans s'arrêter de courir, il avait exhibé un papier froissé de sa poche pour leur signifier de loin, qu'il détenait bien l'autorisation de déplacement. Il leur faisait comprendre qu'il ne souhaitait pas interrompre l'élan de sa course, comme s'il tenait à faire un chronomètre.

Les gendarmes l'avaient à peine remarqué. Ils avaient l'air de s'intéresser au groupe d'individus discutant sur la place en centre-ville.

C'était l'heure du brouhaha quotidien. Mélanie enfila son manteau, et pour la première fois depuis la mise en place de ce rituel, elle osa aller sur son balcon. En ouvrant sa baie vitrée, elle fut surprise par l'ampleur du bruit.

Il y avait bien sûr, le fait d'être dans le calme depuis maintenant dix jours. Cependant, elle n'avait pas pris conscience de la mobilisation sonore en soutien aux personnels soignants. Des mercis fusaient de-ci de-là et des tambourins improvisés sur des casseroles accompagnaient certains chants, que l'on entendait habituellement dans les stades.

Elle s'était assise sur l'unique chaise de son balcon, écoutant avec délectation cet élan d'enthousiasme. Elle ne comprenait pas la contradiction entre ce soutien impromptu et la négligence latente de ceux qui déambulaient dans les rues chaque jour. Certains n'avaient pas encore conscience du réel danger.

Au bout de quelques minutes, les cris s'estompèrent peu à peu.

Mélanie se leva et s'apprêtait à rentrer quand une voix l'interpella :

— Hello ! Bonjour, voisine !

Elle se figea. Ce n'était peut-être pas pour elle. Mélanie espéra de toutes ses forces que la voix ne l'appelait pas, elle !

— Je sais que vous êtes là ! Regardez ! Je vous vois à travers le plastique !

L'homme venait de coller son nez sur le plexiglas qui servait de séparation entre son balcon et celui de... son voisin.

Jusqu'ici, elle ne savait même pas qui habitait à côté. Elle prenait souvent quelques minutes par jour pour apprécier la vue de son balcon. Pourtant, elle n'avait jamais entendu quelqu'un de l'autre côté de la séparation.

Devant son silence prolongé, le voisin tenta de la rassurer.

— Oh, ne vous inquiétez pas ! Ce truc en plastique protège bien mieux qu'un masque ! Vous ne risquez pas la contamination en me parlant !

Tout en s'exprimant, il tambourinait sur le plexi, voulant sûrement démontrer la solidité de cette séparation et de son argument. Mélanie avait l'impression d'être prise pour un enfant. Elle devait lui répondre.

— Oui, je sais bien.

— Ah ! Mais vous parlez, finalement ! Non, parce que j'ai eu comme un doute d'un coup ! Ben oui, pendant quelques secondes, je me suis dit que vous étiez sourde et muette !

Mélanie leva les yeux au ciel en signe de dépit.

— Ce sont deux choses complètement différentes qui ne vont pas de pair. J'aurais pu être muette, mais très bien vous entendre !

— Euh, oui, oui, bien sûr. Bon, donc, vous êtes sortie pour encourager les infirmières ?

Il est idiot ou il le fait exprès ? Les infirmières ! Il vit dans quel siècle, lui ?

Mélanie n'avait qu'une envie, c'était d'abrégé cette conversation avec ce primate.

— Non, pas vraiment, répondit-elle.

— Ah bon ? Vous ne soutenez pas les infirmières ? demanda le primate.

— Si, bien sûr. Mais c'est un soutien intérieur. Je ne l'exprime pas comme toutes ces personnes qui hurlent et tapent sur des casseroles.

Cette fois, le voisin ne répondit pas tout de suite. Apparemment, cela lui avait donné matière à réfléchir.

Finalement, il opta pour une réponse des plus prosaïques.

— OK.

Puis, il reprit d'un ton nettement plus enjoué.

— Au fait ? Comment tu t'appelles ? Tu es d'accord pour le tutoiement, hein, voisine ?

Mélanie ne savait pas trop quoi répondre. Elle réservait le tutoiement à des personnes proches, pas aux inconnus avec qui elle conversait depuis deux minutes. Elle commençait à avoir froid. Elle répondit sans vraiment réfléchir, juste avec l'envie de mettre fin le plus rapidement possible à cette discussion :

— Mélanie. Je m'appelle Mélanie. Maintenant, je suis désolée, mais je vais rentrer. J'ai très froid. Bonne soirée.

Sans attendre de réponse, elle fit glisser la baie vitrée et pénétra au chaud. Son voisin lui souhaita une bonne soirée également.

Juste avant de refermer complètement la baie vitrée, elle l'entendit vociférer :

— AU FAIT ! MOI, C'EST THOMAS !

Le lendemain, Mélanie passa le plus clair de son temps à lire *Au pays des brumes*, d'Arthur Conan Doyle. Elle préférait les romans classiques aux contemporains. Elle appréciait la poésie de la langue de cette époque, les relations entre les personnages, très clivantes, mais avec beaucoup de respect mutuel.

Dans le four, un gratin de pommes de terre avec des aubergines embaumait son appartement, lui ouvrant l'appétit. L'alarme retentit pour indiquer la fin de la cuisson. Elle se leva de son sofa pour l'éteindre. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle se rendit compte qu'il était bientôt vingt heures, le moment de liesse et de partage pour soutenir le personnel soignant.

C'est aussi à cet instant qu'elle se remémora son voisin.

Ce n'était pas 'son' jour de sortie. Elle était donc restée toute la journée à se traîner entre sa chambre et son salon avec cuisine ouverte. Une furieuse envie de prendre l'air emplissait tout son être.

Mais comment faire pour éviter le voisin ?

Dans cinq minutes, le concert improvisé allait commencer. Elle ne saurait expliquer ce qu'elle avait ressenti la veille, sur son balcon. C'était une expérience unique et nouvelle. La solitude anxiogène devenait un fardeau de plus en lourd à vivre. Et les prévisions annoncées aux informations n'étaient pas optimistes. L'écoute de ce soutien lui avait réchauffé le cœur. Elle avait même souri quand quelqu'un avait crié : "Collecte sur Leetchi pour leur payer des pizzas !"

Il ne sera peut-être pas sur son balcon aujourd'hui, se dit-elle.

Elle enfila un pull et son manteau, et s'installa dehors.

Une journée d'enfer. Thomas avait réussi à dormir jusqu'à midi. Habituellement, il y avait toujours une sonnerie de téléphone ou quelqu'un qui tapait à sa porte. Mais ce jour-là, rien. Un café et une brioche rassie plus tard, il était d'attaque pour une partie en ligne. Ses copains

ne pouvaient pas jouer en journée. Thomas les plaignait : ils allaient au travail, même pendant le confinement.

Qu'importe, il s'était fait de nouvelles connaissances et avait même créé un groupe : les Confortnités. Thomas adorait ce mélange entre confiner et Fortnite. Les victoires pleuvaient comme la pluie lors d'une mousson. Un record.

Il joua jusqu'à seize heures. Ses jambes engourdis réclamaient alors de l'exercice. Un peu à contrecœur, il abandonna sa souris et son clavier pour enfiler sa veste de jogging et ses baskets. Il avait le pas léger. Il sentait le vent frais parcourir son visage. Son allure s'était améliorée depuis une dizaine de jours.

Cette fois, il ne croisa pas la police, ni les gendarmes. D'ailleurs, il croisait beaucoup moins de monde depuis deux ou trois jours. Au tout début du confinement, les couples se promenaient seuls ou avec leurs enfants. Des femmes et des hommes de tous âges couraient ou marchaient très vite, se promenant dans le village. De temps en temps, tout en courant, Thomas se perdait dans ses pensées. Le handball commençait à lui manquer. La course à pied ne remplaçait pas les blagues entre copains ni l'adrénaline des matchs.

Son humeur commençait à sombrer dans la morosité quand il aperçut un rayon de soleil : le kebab avait rouvert !

Il vérifia fébrilement si par miracle, il avait de la monnaie sur lui. Par chance, un vieux billet de cinq euros roulé en boule patientait depuis des mois dans le fond de sa poche. Thomas se demanda combien de fois il était passé à la machine à laver ? Puis une autre interrogation s'enchaîna : Depuis combien de temps il n'avait pas mis sa veste à laver ?

Mais ce n'était pas le moment de réfléchir au planning du linge. Ce soir, c'était la fête. Un bon repas allait achever cette fantastique journée.

Thomas mangeait tout en rentrant chez lui. Il prenait son temps. Depuis quelques jours, les rendez-vous sur internet ne tenaient plus. Chacun se connectait quand il pouvait. Parfois, il était le seul de la bande.

Comme chaque soir, les informations annonçaient le triste bilan de la journée en France et dans le monde. À vingt heures, Thomas exulta son soutien "aux infirmières". En temps normal, les voisins lui auraient rapidement demandé de se taire. Voire menacé. Aujourd'hui, il pouvait crier à pleins poumons sans que personne ne vienne se plaindre.

Et ça le rendait heureux.

— Mais quel est l'abruti qui hurle à la mort ? se demanda Mélanie.

Une voix rauque tentait de couvrir le bruit ambiant en poussant des « hourras ! » interminablement longs.

— Ma parole ! On dirait que c'est mon stupide voisin !

Décidemment, elle n'avait pas tiré le gros lot avec lui. C'était plutôt le gros lourdaud !

La fin des applaudissements se fit sentir. Mélanie tenta un discret repli. Ce fut raté !

— Hello, voisine ! Enfin... Hello, Amélie !

Incroyable ! Il a oublié mon prénom en vingt-quatre heures !

— Je m'appelle Mélanie.

— Ah oui, excuse. Je ne sais pas si tu m'as entendu hier soir, quand je t'ai dit mon prénom.

Je pense que tout le quartier a entendu ton hurlement.

— Thomas ? c'est bien ça ?

— Exact. Bon, ben, enchanté de faire ta connaissance... Mélanie.

Thomas avait marqué une seconde de réflexion, pour bien se concentrer et ne pas se tromper de prénom.

— Enchantée également. Bon, je...

Mélanie n'eut pas le temps de terminer sa phrase quand elle fut interrompue.

— Il fait un peu froid, je te l'accorde. Mais, je voulais te demander : est-ce que par hasard tu aurais du lait à me prêter ? Je n'en ai plus pour manger mes céréales demain matin. J'irai en acheter dans l'après-midi et je te le rendrai.

Mélanie ne souhaitait pas prolonger, ni multiplier les échanges, de quelque nature qu'ils soient, avec cet énergumène.

— Je peux t'en donner, tout simplement. Inutile de me le rendre demain, ni plus tard.

— Ah ! C'est super gentil.

— De rien. Mais comment procède-t-on ?

Thomas ne s'attendait pas à cette question.

— Comment ça ?

D'accord. Apparemment, il ne se pose pas vraiment de question sur les gestes barrières et la possible contamination entre nous deux.

Elle décida de prendre les devants.

— Le mieux, c'est que je dépose le lait devant ta porte. Comme ça, on minimise les contacts.

— Super. C'est une bonne idée. Merci beaucoup, dit joyeusement Thomas.

Mélanie attrapa une bouteille de lait dans sa réserve, vérifia qu'il n'y avait personne sur le palier, puis ouvrit sa porte d'entrée. Elle déposa la bouteille devant la porte de Thomas. Elle ne s'était pas encore relevée, quand celle-ci s'ouvrit !

Elle était estomaquée. Cette manœuvre devait limiter les contacts et lui n'avait pas eu le discernement d'attendre qu'elle soit rentrée dans son appartement !

Thomas souriait à pleines dents.

— Re-salut ! Vraiment, merci beaucoup. Je te revaudrai ça, promis.

Mélanie ne répondit pas. Elle était en apnée à partir du moment où la porte avait commencé à s'entrebâiller. Elle tourna les talons pour se réfugier chez elle, prit une douche et mit ses affaires à laver, en prenant soin de régler la température à soixante degrés.

Le lendemain soir, elle hésita fortement avant de sortir sur le balcon. Cependant, elle ressentait comme un besoin de faire partie de cette liesse. Toute la journée, elle écoutait les informations, regardait une série ou lisait un livre. Elle n'avait aucune interaction avec d'autres personnes. Cela commençait à lui peser. À l'heure du rituel, elle s'installa sur son balcon, et pour la première fois, elle participa en applaudissant.

— Je t'ai entendue applaudir ! Bravo !

Thomas était là. Encore.

— Merci. Mais ce n'est rien par rapport à ce qu'ils font pour nous.

— C'est vrai qu'ils ont beaucoup de mérite et de courage. Si je devais adopter un pouvoir, ça serait celui de leur décerner une médaille ! Et toi ?

— Moi ?

— Oui. Quel pouvoir choisirais-tu ?

Mais quel âge a-t-il exactement ? se demanda Mélanie. *C'est une discussion de cour d'école.*

Elle était sur le point de répondre qu'il fallait qu'elle rentre, quand Thomas insista.

— Souhaiterais-tu une faculté pour aider ton prochain ou un pouvoir qui te distingue des autres ?

Une question presque philosophique ! Mélanie présuma qu'il avait employé sa journée à la préparer. Quelle que soit la réponse, elle n'allait sûrement pas se défiler. Elle s'apprêtait à répliquer :

— Je souhaiterais évidemment une faculté qui puisse...

Elle s'arrêta. Était-ce réellement ce qu'elle souhaitait ? Ou était-ce une réponse de bienséance ?

Devant son silence, Thomas s'enquit de sa voisine :

— Tout va bien ?

En pleine réflexion métaphysique, Mélanie fut ramenée droit sur terre plus rapidement qu'une chute d'une météorite. Depuis quand une personne lui avait-elle posé cette question ? Impossible de s'en souvenir. Une voix lointaine la tira de sa rêverie.

— Mélanie ?

— Oui, pardon. Écoute, c'était vraiment sympa de discuter, mais je vais rentrer me reposer.

— Pas de soucis, soupira Thomas.

Les jours passèrent lentement. Mélanie et Thomas s'installèrent dans une certaine routine. Quand les applaudissements et les tambours de casseroles s'arrêtaient, ils engageaient une conversation sur des banalités. Mélanie anticipait ces instants en s'habillant chaudement. Elle avait même un coussin et une couverture spécialement préparés pour contrer le froid pénétrant de cette fin de mois de mars.

Thomas avait une énergie folle. Elle l'entendait faire les cent pas sur son balcon, comme un lion en cage. Parfois, il lançait des grandes discussions, dans lesquelles il posait plus de controverses qu'il n'apportait de réponses. Mélanie trouvait ça étrange, mais pas forcément désagréable.

Un soir, en allant comme d'habitude sur son balcon, Mélanie eut une surprise de taille.

Elle n'était pas du tout adepte de la recherche de l'inconnu et encore moins des surprises. La spontanéité n'était pas son fort et elle préférait largement la routine aux changements perpétuels. Elle avait donc dû digérer cette transformation de vie radicale. Et finalement, elle avait retrouvé un certain confort dans les discussions avec Thomas.

Des discussions qui se faisaient à travers un plexiglas opaque jusqu'à ce soir-là.

— Tin tin !

Tel fut l'accueil de son voisin dès qu'elle eut mis un pied dehors.

Un visage fin, mal rasé, apparaissait dans un carré découpé du plexiglas. La première impression de Mélanie fut de se retrouver devant un des tableaux vivants de Poudlard dans Harry Potter.

— J'ai pensé que ça serait super-chouette de se voir pour parler, entonna joyeusement Thomas. Mais tu as remarqué, j'ai mis du film transparent, dit-il fièrement en appuyant avec son doigt au centre du carré découpé.

Était-ce la joie ou une simple maladresse ? Son geste avait été plus fort que prévu. Son doigt transperça le film transparent, qui se détacha entièrement pour achever sa descente par terre.

Le visage de Thomas se décomposa.

— Désolé. Attends, je reviens.

Il partit en trombe à l'intérieur, avant de revenir aussi vite, pour remettre un carré de film.

— Je vais mettre trois couches pour assurer le coup.

Puis il scotcha le contour avec du chatterton. Quand il eut terminé, il refit son cri de victoire, avec un peu moins d'enthousiasme.

— Tin tin !

Mélanie n'avait quasiment pas bougé pendant toute l'opération. Elle ne savait pas quoi penser.

Toute son attention portait sur sa tenue : elle n'était pas coiffée, son pull orange dépassait de sa doudoune à carreaux jaunes, et la couverture avec des motifs de petits chats ne la mettait pas du tout en valeur.

Elle n'avait pas prévu d'être vue. Cela faisait des jours qu'elle n'avait pas croisé le regard de quelqu'un.

Devant son immobilisme, Thomas s'inquiéta.

— J'ai fait une bêtise ? Je peux le réparer si tu veux. Il suffit que je...

— Non, le coupa-t-elle. Non, c'est une très bonne idée.

Elle n'avait pas employé le ton le plus convaincant du monde, mais Thomas s'en contenta. Il s'était assis en silence, attendant un signe positif de sa voisine. Lentement, Mélanie s'installa comme à l'accoutumée, posant son coussin sur la chaise, puis une fois assise, se recouvrant avec sa couverture, qu'elle ajusta pour limiter au maximum le contact direct avec le froid.

Thomas avait gardé le silence, l'observant à travers la lucarne qu'il avait découpée. Son idée, qu'il avait trouvée géniale, retomba comme un soufflet. Il avait l'impression de regarder l'une de ces émissions de télé-réalité, sauf que là, il s'agissait de sa voisine. Il violait son intimité.

Il était prêt à se lever pour remettre en place le carré manquant, quand Mélanie entama une conversation, comme si de rien n'était.

— Aujourd'hui, j'ai testé une nouvelle recette d'aubergine à la coriandre, lança-t-elle.

Thomas adorait quand elle parlait de cuisine. Il avait l'impression de retrouver de l'appétit. Ces derniers jours, l'envie de pâtes avait disparu. Il ne mangeait presque plus.

D'ailleurs, il avait aussi réduit son activité ludique préférée. De toute façon, le groupe Confortnités avait été dissous. Et ses copains de handball ne jouaient plus du tout depuis un moment déjà.

Mélanie n'aurait su dire à quel moment les encouragements aux personnels soignants s'étaient taris. Elle avait bien noté certains soirs des soutiens moins nourris. Mais en cette mi-avril, elle se retrouvait seule avec son voisin à continuer à se retrouver chaque soir. Aucun des deux n'avait jamais osé proposer de se retrouver dans la journée. Pour Mélanie, ce rendez-vous du soir était devenu son point d'ancrage avec la société. Elle arrivait à supporter l'attente de ces mêmes et longues journées grâce à ce rendez-vous quotidien. En proposant de se voir dans la journée, elle craignait de ne plus avoir d'objectif. Et puis, il lui fallait bien la journée pour savoir comment s'habiller.

Pour Thomas, le confinement devenait de plus en plus compliqué à vivre. Il avait abandonné la course à pied depuis longtemps et même les conversations avec Mélanie devenaient difficiles à tenir. Chaque jour, il redoutait un peu plus ces instants et se présentait sur le balcon à chaque fois un peu plus tard que la veille. Mélanie ne semblait pas lui en tenir rigueur. Chaque soir, elle paraissait même plus rayonnante que la veille. C'était peut-être le fait de ses tenues, toujours différentes du jour au lendemain. Avec le redoux, elle avait abandonné sa couverture et sa doudoune. Les tenues printanières aux couleurs vives donnaient vraiment l'impression de pouvoir admirer un tableau dans ce petit carré découpé. Thomas se sentait blafard à côté de cette exubérance. Il portait en alternance sa tenue de jogging et un jean avec un tee-shirt noir : cinq jours d'affilée chacun. Voire six. Il était conscient que Mélanie avait pris l'ascendant dans les conversations, le pressant parfois de questions. Mais il n'avait ni la force, ni l'envie de la contredire. Il se laissait porter par le flot des paroles prononcées par cette voix mélodieuse, la seule qu'il entendait depuis une éternité.

Vingt et une heures trente.

Toujours personne.

Cela faisait plusieurs jours qu'il arrivait de plus en plus tard. Mais cette fois, Mélanie dut se rendre à l'évidence : Thomas ne viendrait pas ce soir.

Elle hésita à aller frapper à sa porte.

Depuis des semaines qu'ils discutaient tous les deux, ils n'avaient pas pensé à s'échanger leurs numéros de téléphone. En même temps, pour quoi faire ? Ils restaient toute la journée chez eux. En cas de besoin, il suffisait de frapper contre le mur ou d'aller sonner à la porte.

Ce soir-là, des milliers de questions la tourmentaient qui l'empêchèrent de s'endormir rapidement. Les plus récurrentes étaient : Avait-il eu des signes de maladie ? Aurais-je pu être contaminée ?

Elle guetta le moindre bruit provenant de l'appartement mitoyen. Ce n'est que vers midi qu'elle aperçut des tintements de couverts. Il était donc en vie.

Encore une fois, elle hésita à se présenter devant sa porte. Elle avait bien remarqué que son voisin, si enjoué au début du confinement, semblait subir aujourd'hui une sorte de contrecoup. Faisait-il une dépression ? Apparemment, après le virus, c'était devenu la deuxième cause de mortalité dans le pays.

À dix-neuf heures trente, elle s'installa sur son balcon. Elle voulait être certaine de ne pas le louper. De plus, la météo virait déjà vers les premières chaleurs estivales et c'était de plus en plus agréable de profiter de l'extérieur.

Elle avait siroté un cocktail de fruits maison, avant d'entamer sa salade d'avocat et de jambon au piémont. Son thé à la myrtille achevait sa longue soirée d'attente, que son livre du jour n'avait pas réussi à faire passer plus rapidement.

Thomas ne s'était toujours pas présenté. Cela faisait quatre soirs de suite.

Les chiffres lui donnaient le tournis. Thomas suivait la progression du coronavirus dans le monde, suivant avec attention les analyses de différentes courbes graphiques représentant l'évolution de l'épidémie dans chaque pays. Ces analyses étaient aussitôt démenties par d'autres experts qui argumentaient sur les capacités de chacun à mettre en place les dispositifs pour freiner la propagation du virus.

Thomas trouvait ça passionnant. Non, encore mieux. Il trouvait ça addictif. Il avait besoin de savoir, de comprendre. Plus rien d'autre n'avait d'importance. Bien sûr, à l'époque, au début du confinement, il avait apprécié les échanges avec sa voisine. Mais ces derniers temps, elle ne semblait pas comprendre la gravité de la situation.

LE MONDE ÉTAIT CONFINÉ !

Et elle, elle papotait comme si tout était normal.

Non, ce qui se passait avait trop d'importance pour gâcher sa vie dans des bavardages futiles. La télévision fonctionnait 24/24 puisque, quand c'était la nuit en Europe, de l'autre côté de la Terre, il faisait jour ! Il y avait donc de nouvelles actualités en continu. Thomas avait opté pour un couchage sur son canapé. Comme ça, quand il changeait de position dans la nuit, il pouvait jeter un œil sur les bandeaux d'alertes des chaînes d'informations. On ne savait jamais, il pouvait y avoir un communiqué important à chaque instant. D'ailleurs, il ne prenait plus le temps de faire chauffer des pâtes. Il se contentait de grignoter des chips, et parfois des spaghettis crus.

Un soir, alors que le ministre de la santé donnait une énième interview pour annoncer les chiffres des dernières vingt-quatre heures, un bruit de verre brisé l'empêcha d'entendre correctement le discours.

Il monta le volume de la télévision pour ne pas en manquer une bribe.

Mais quelques minutes plus tard, quelqu'un tambourinait si fort qu'il n'arrivait pas à comprendre les paroles des experts qui analysaient le discours à chaud.

Mais qui pouvait bien faire un bruit pareil à cette heure ?

Thomas se fit cette réflexion sans même connaître l'horaire exact. Il avait perdu la notion du temps. Seule l'alternance de la nuit et du jour lui donnait un minimum de repères. Il regarda son téléphone : il était vingt-deux heures trente.

Il ne savait pas qui était à l'origine de ce boucan, mais il avait l'intention de lui faire comprendre ce qu'il en pensait !

Ce n'est qu'à ce moment que Thomas réalisa que le bruit provenait de sa baie vitrée.

Sur le coup, il pensa avoir imaginé le phénomène.

Personne n'avait accès à son balcon. Ce n'était donc pas possible. Il baissa tout de même le volume de la télévision. On tambourina à nouveau sur sa porte-fenêtre !

Il se leva difficilement, légèrement ankylosé d'être resté toute la journée allongé. Il n'arrivait pas à croire qu'il y avait quelqu'un sur son balcon. Son esprit devait lui jouer un tour. Il devait en avoir le cœur net.

Il fit glisser lentement la porte-fenêtre.

— Ce n'est pas trop tôt ! fit une voix fluette avec des accents d'anxiété.

Mélanie se tenait droite comme un I, les mains sur les hanches, l'air un peu renfrogné.

— Pouah ! Tu n'as pas aéré depuis quand !

L'odeur fétide de l'appartement profita de cette opportunité pour s'échapper violemment à l'extérieur.

— Allez, viens avec moi ! dit-elle sur un ton autoritaire.

Mélanie avait empoigné la main de Thomas pour le tirer jusqu'à son balcon. Il constata les débris du plexiglas par terre. Apparemment, elle avait agrandi le carré ! Il ne restait plus rien de la séparation.

Elle l'invita à s'asseoir sur l'une des chaises. Sur la table, le couvert pour deux personnes était disposé sur une nappe beige clair, faiblement éclairé par deux photophores à bougie.

Mélanie s'installa en face de Thomas et retira le couvercle d'une marmite posée au centre de la table. Le fumet qui s'en échappa enivra les papilles du jeune homme affamé. Son ventre se mit aussitôt à gargouiller et la salive régurgita immédiatement dans son palais. Thomas assistait à un miracle. Sa voisine, qu'il avait récemment méprisée, était en train de lui offrir le meilleur repas de toute sa vie.

Son cerveau englué dans les méandres de la mondialisation refit surface dans la réalité d'un quotidien perdu. Mélanie ne lui offrait pas seulement un repas. Elle était en train de lui sauver la vie. Il en avait pleinement conscience. Et ses yeux ne purent retenir plus longtemps l'eau accumulée. Des larmes coulèrent le long de ses joues creuses avant de se laisser tomber dans le vide. Son orgueil à peine renaissant l'empêchait de les essuyer. Avec un peu de chance, Mélanie ne remarquerait pas qu'il pleurait.

Elle n'avait plus rien dit depuis qu'elle lui avait ordonné de la suivre. Elle regrettait de ne pas avoir agi plus tôt ; cependant, heureusement, il n'était pas encore trop tard. Pendant qu'elle le servait, elle avait vu ses larmes couler. Elle avait gardé son mutisme. De toute façon, sa gorge était trop nouée pour qu'elle puisse parler. Elle pleurait déjà bien avant lui.

La nuit était calme et chaude.

Ils mangèrent en silence, appréciant l'air pur sous le ciel étoilé. La voie lactée creusait son sillon, montrant un chemin éclairé.

Thomas sentait la vie affluer dans son corps. Au bout de sa troisième assiette, il esqua un sourire penaud sous un regard plein d'admiration.

Mélanie ne s'était jamais sentie utile. Ce soir-là, elle comprit que la vie devait contenir des surprises et de la spontanéité. Et surtout, quelqu'un qu'elle pouvait chérir.

Profitant de la douceur de l'instant, les deux voisins n'entendirent pas en direct l'annonce de la fin du confinement.

Des cris et des applaudissements surgirent dans tout le quartier.

Ils revivaient les moments de liesse du début de leur relation. Sauf que cette fois, ils avaient l'impression que les applaudissements leur étaient destinés.

Chris Theno